

Femmes et espace public : entre épreuves, résistances et plaisirs

Les femmes n'investissent pas les espaces publics de la même manière que les hommes. Une grande enquête menée dernièrement sur le harcèlement dans leurs déplacements dans la ville – celle de Bordeaux, en l'espèce – montre les effets des violences de genre sur les inégalités femmes-hommes.

Johanna DAGORN, docteure en sciences de l'éducation, Laboratoire cultures-éducation-sociétés (Laces), Bordeaux, et Arnaud ALESSANDRIN, docteur en sociologie, centre Emile-Durkheim, Bordeaux, codirecteurs des *Cahiers de la lutte contre les discriminations*

La présence et la visibilité des filles et des femmes dans l'espace public ne vont pas de soi. Prenant appui sur une perspective féministe⁽¹⁾, la question de la place des femmes dans la ville est, depuis peu, devenue une problématique centrale dans les études de genre comme dans les études urbaines⁽²⁾. Toutefois, ces enquêtes ont surtout eu pour point d'appui des méthodes qualitatives, observationnelles et, pour celles se dotant d'un dispositif quantitatif⁽³⁾, la notion de « femme » tendait à subsumer d'autres caractéristiques parfois tout aussi décisives, comme l'orientation sexuelle ou l'origine ethnique.

Le Haut conseil à l'égalité entre les femmes et les hommes (HCEFH) relève, dans son dernier avis en date d'avril 2015, que 100 % des femmes ont été victimes de harcèlement sexiste⁽⁴⁾. Ce « *terrorisme sexuel* »⁽⁵⁾ engendre un fort sentiment d'insécurité pour les femmes et les filles. Selon Amnesty International (2007), 50 000 à 90 000 femmes sont violées en France

(1) Michèle Perrot, « Le genre de la ville », in *Communications*, vol. 65, n.1, 1997, p.149-163; Christine Bart, *Le Genre des territoires* (dir.), PUA, 2004.

(2) Mélanie Gourarier, *Les Ruses de la séduction masculine*, Seuil, 2016; Genre et Ville, « Le droit à la flânerie », in *Les Cahiers de la LCD*, vol. 1, 2016, p. 34-58.

(3) Pour le rapport de l'Aurba, lire www.aurba.org/Etudes/Themes/Populations-et-modes-de-vie/L-usage-de-la-ville-parle-genre-les-femmes. Pour le rapport de la Fnault, lire www.fnaut.fr/actualite/communiques-de-presse/441-harcelement-sexiste-dans-les-transports-les-femmes-ont-droit-a-une-mobilite-sans-entrave.

(4) Pour le rapport du HCEFH, lire www.haut-conseil-equalite.gouv.fr/IMG/pdf/hcefh_avis_harcelement_transports-20150410.pdf.

(5) Elisabeth Arveda Kissling, « Street Harassmen : The language of Sexual Terrorism », in *Discourse Society*, vol. 2, n° 4, 1991, p. 451-460.

chaque année. Pourtant, seulement 2 % des femmes victimes d'un ensemble d'agressions (incluant le viol, la tentative de viol, les attouchements et l'exhibitionnisme) les dénoncent⁽⁶⁾.

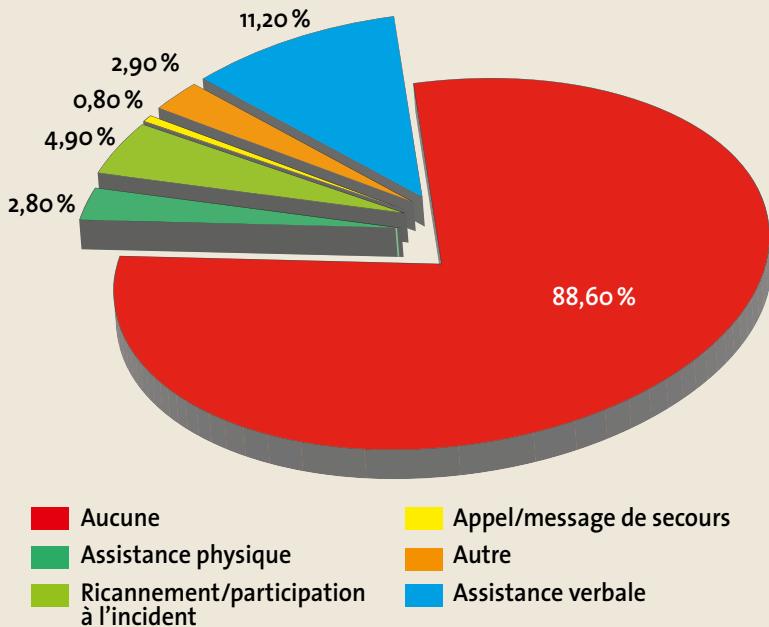
Nous proposons ici une réflexion sur les effets des violences de genre sur les inégalités entre les femmes et les hommes à partir d'une enquête récente, menée en commun avec Laëtitia César-Franquet⁽⁷⁾, sur les déplacements des femmes dans la ville de Bordeaux. Cette enquête, qui emprunte une méthode mixte d'investigation sur un très large panel de répondantes et d'observations, est constituée de questionnaires, à quoi viennent s'ajouter « focus groupes », marches exploratoires et observations ethnographiques dans les transports et espaces publics de la ville étudiée.

La banalisation des actes et propos sexistes

Qu'ont vécu les femmes ayant répondu à notre enquête ? Stupulons que d'un point de vue méthodologique, nous ne les

avons pas interrogées en mettant en avant les termes de « discriminations » ou d'« agressions » : les réponses portent sur les habitudes de déplacement, afin de saisir des témoignages variés. Les faits (voir tableau) soulignent quatre aspects, qui s'entrecroisent. Le premier relève de la banalisation des événements sexistes, qu'il s'agisse de propos, de regards, ou même d'agressions. La fréquence des propos et des gestes injurieux en est la preuve : plus de 50 % des victimes en ont été la cible, entre deux et cinq fois dans l'année écoulée (2015). Plus de 30 % l'ont été plus de cinq fois, durant la même période. Le deuxième phénomène concerne le relativisme qui en découle : le sexismefaconne l'expérience urbaine, au même titre que d'autres insécurités. Toutefois, le sexismen'est pas un aspect propre de la ville : comme il constitue un continuum avec les autres espaces privés ou professionnels, il augmente la pesanteur des normes qui agissent à l'encontre des femmes. Un troisième aspect

La réaction des témoins



Le total du graphique est supérieur à 100 % car certaines personnes ont pu avoir plusieurs réactions simultanément.
Source: A. Alessandrin, J. Dagorn, L. César-Franquet, 2016.

met en lumière les lieux et les heures du sexisme : la nuit, les espaces où les hommes stagnent, les nœuds d'échanges urbains, les espaces festifs sont fréquemment pointés du doigt. Enfin, la question des conséquences sur les victimes indique des séquelles plus ou moins fortes qui découlent des actes et propos sexistes.

Auteurs et comportement des témoins

Le profil des auteurs reste une interrogation importante. Dans notre enquête, les préjugés relatifs à la couleur de peau ou à l'âge des auteurs se dissipent au bénéfice d'une description plus précise, en fonction des cas. Les auteurs ne sont pas, de manière significative, plus souvent seuls qu'en groupe, leur profil renvoie plutôt à des hommes jeunes, en ce qui concerne les phénomènes de harcèlement verbal, et à des hommes plus âgés, concernant les agressions sexuelles (attouchements).

La notion d'impunité est centrale, pour comprendre ces agissements. La banalisation des faits colore également les actes sexistes d'une importance moindre. Le geste et les mots violentants, pour les auteurs comme parfois pour les victimes, se mêlent au brouhaha de la ville et finissent par perdre en gravité. Pour les quelques auteurs rencontrés, il est toutefois à noter que le « challenge »

qui consiste à draguer, attirer, provoquer une femme reste très présent dans les représentations et les motifs de l'action. La triangulation «victimes-auteurs-témoins» renseigne enfin sur la place des témoins, lesquels, comme le montre le graphique, sont mus par un immobilisme fort. La vue d'un acte sexiste ne provoque aucune réaction pour plus de 88 % d'entre eux (du point de vue des victimes), et, quand ils agissent, pour près de 5 %, c'est en participant de surcroît au sexisme au travers de ricane-ments, notamment.

«*On ne peut pas dire que je suis vraiment rassurée, mais on ne peut pas dire non plus que je suis*

tout le temps sur le qui-vive...» Face à cela, comment se comportent les femmes ? L'enquête tend à prouver qu'elles agencent leurs subjectivités aux phénomènes auxquels elles sont confrontées, et de manière assez variée, parfois contradictoire, souvent combinée. La première stratégie est caractérisée par une forte intériorisation de la domination sexiste. Si les femmes utilisent la ville malgré une forte appréhension de cette dernière, c'est en raison du sexisme ordinaire, qu'elles ont incorporé. Mais qu'elles désirent malgré tout dépasser. Ce faisant, les femmes intériorisent ce sexisme comme une éventualité toujours déjà présente. Le sexisme fait littéralement la ville des femmes et leurs déplacements. Une seconde hypothèse peut être envisagée, pour expliquer ce paradoxe apparent : si les femmes utilisent la ville, c'est à la condition de stratégies nombreuses qui les autorisent à se déplacer quand bien même : mettre des écouteurs sur les oreilles, faire attention à leurs vêtements, sortir en groupe, éviter certains quartiers. Elles résistent donc avec les peurs, les écueils et les empêchements réels ou appréhendés, car leur vie

(6) Seul un viol sur onze fait l'objet d'une plainte. Source : «Enquête nationale sur les violences envers les femmes en France-Enveff», M.-A. Schiltz, M. Jaspard, E. Brown, J.-M. Fir-dion et l'équipe Enveff, menée en 2000 ; «Enquête Enveff : mise en place d'une enquête sur un sujet sensible qui peut mettre en danger les femmes interrogées», in J.-J. Drolesbeke, L. Lebart (eds), *Enquêtes, modèles et applications*, Dunod, 2001.

(7) Arnaud Alessandrin, Johanna Dagorn, Laëtitia César-Franquet, «Femmes et déplacements», enquête remise en novembre, Bordeaux métropole, 2016.

(8) Marielle Toulze, Arnaud Alessandrin, «Assigner l'inqualifiable», in *L'inqualifiable*, vol. 0, 2016, p.35-39.

| Actes et propos sexistes : les faits (en 2015) | Nb. Cit. |
|--|----------------------|
| Regards insistants, une présence envahissante, des sifflements ou bruitages divers | 25,6% (1 143) |
| Commentaires non désirés sur l'apparence | 19,6% (880) |
| Contacts physiques non souhaités et/ou attouchements (mains aux fesses, dans les cheveux...) | 18,9 % (849) |
| Je n'ai jamais été confrontée à ce type de situation | 17,9 % (803) |
| Insultes, menaces, commentaires injurieux | 13,4 % (603) |
| Masturbation, exhibitionnisme et/ou autres facteurs cumulés | 4,6 % (207) |
| Total | 100 % (4 485) |

Source: A. Alessandrin, J. Dagorn, L. César-Franquet, 2016.

Autres références bibliographiques

- Arnaud Alessandrini, Johanna Dagorn, Charai Naima, «La ville face aux discriminations», in *Les Cahiers de la LCD*, vol. 1, 2016.
- Carol Brooks Gardner, *Passing by - Gender and public harassment*, University of California Press, 1995.
- Marylène Lieber, *Genre, violences et espaces publics - La vulnérabilité des femmes en question*, Presses de Sciences Po, 2008.
- Thomas Morin, Laurence Jaluzot, Sébastien Picard, «Femmes et hommes face à la violence. Les femmes sont plus souvent victimes d'un proche ou de leur conjoint», Insee Première, n° 1473, 2013.
- Yves Raibaud, *La Ville faite pour et pour les hommes*, Belin, 2015.

est urbaine. Dans ce contexte, et parce que la vie urbaine ne saurait être qu'angoisses et peurs, les femmes utilisent la ville pour ne pas réduire leurs appréhensions à de la crainte et à des amputations totales en termes d'accès aux services, aux loisirs etc.

Expérience urbaine, sexismes et discriminations

Si l'enquête ici décrite nous invite à saisir la centralité des notions d'âge, de classe sociale et de genre dans l'appréhension de l'environnement urbain et dans les déplacements qui en découlent, elle souligne surtout les ambivalences qui marquent les subjectivités des femmes et des filles dans leurs rapports à la ville. Ainsi, les femmes déclarent simultanément être à l'aise et anxiées. Cette observation nous invite à investiguer du côté des oppressions, des stratégies de résistance et d'évitement, afin de saisir l'ensemble des processus à l'œuvre. Des «instants» urbains comme la coupe d'Europe de

football ou des «lieux» comme les parcs-relais en périphérie des villes nous révèlent des dimensions matérielles et subjectives, des peurs et écueils sexistes dans les déplacements et l'usage de villes par les femmes, mais aussi des résistances individuelles et collectives.

De même, une lecture intersectionnelle, avec une attention particulière portée aux discriminations cumulées (auprès des jeunes filles racisées, des femmes en surpoids ou bien encore auprès des lesbiennes) donne à voir des appréciations urbaines certes faites de loisirs et de services mais également d'écueils qui s'épaissent aux côtés des corps les plus stigmatisés. Ainsi, si 33 % des femmes de l'enquête trouvent, de façon générale, l'ambiance urbaine «plutôt bonne», ce taux grimpe à 55 % chez les femmes cadres et chute en deçà des 20 % chez les femmes racisées, transidentaires ou en surpoids. La ville produit alors ses propres figures de dégoût⁽⁸⁾, non sans lien avec les critères d'exclusion que sont la couleur de peau et l'apparence (relative au genre comme au poids).

Quelle place pour les femmes dans la ville ?

En politique, au travail, dans leurs déplacements, les femmes doivent faire face aux discriminations de sexe et aux inégalités qui les sous-tendent. Les violences de genre sont pléthore (en couple, de rue, sexuelles, sexistes...). Ces dernières sont aussi particulières dans la mesure où elles résultent clairement d'une domination masculine, liée aux formes de violences physiques et psychologiques exercées, qui ne se retrouve pas nécessairement dans les autres champs inégalitaires que traversent les femmes. Toutefois les femmes ne sont pas invisibles dans l'espace public et utilisent des stratégies de résistance pour l'occuper. Parfois elles restent moins présentes,

moins longtemps. Souvent elles demeurent moins nombreuses, partout en ville. Décrire la ville par les femmes en soustrayant les instants de plaisirs, de loisirs, serait une tromperie. Les musées, les restaurants, les lieux festifs sont également peuplés de femmes, même si leur expérience urbaine n'en demeure pas moins marquée par une série d'épreuves spécifiques.

La présence grandissante des femmes dans l'espace public n'a pas conduit à modifier l'imaginaire collectif, leur interdisant implicitement l'appropriation de certains espaces autrefois dévolus aux hommes. En effet, les interactions femmes-hommes peuvent, dans un contexte social marqué par la violence, atteindre la corporéité féminine. Le harcèlement de rue leur rappelle alors que leur présence n'est pas souhaitable et les rend responsables de paroles et gestes non désirés à l'égard de leur corps. A elles de s'adapter pour échapper à ces discriminations : autocensure, autodéfense... Des mesures qui renforcent leur illégitimité à se déplacer librement, sans troubler un ordre public patriarcal. Dans cette sphère publique, les femmes sont à la fois confrontées à la visibilité de leur corps comme objet de désir, sujet d'agression verbale, sexuelle, d'interpellations sexistes, racistes, homophobes, mais aussi à une violence plus invisible, faite à même leur corps, dans le silence et la banalisation des actes et propos sexistes. Les violences de genre sont un thème qui, à l'instar de bien d'autres problèmes sociaux, ne saurait exister politiquement sans la participation de forces de pression et sa mise sur agenda médiatique et scientifique. Ne rien faire face aux violences de genre, c'est encourager les injustices de sexe et les injustices sociales qui en découlent, mais c'est aussi endommager notre pacte républicain !

Les Cahiers de la LCD, une revue à découvrir

Les Cahiers de la LCD (lutte contre les discriminations) est une nouvelle revue dans le paysage universitaire français. Au croisement des approches universitaires, institutionnelles et associatives, elle propose trois numéros par an sur des thématiques transversales, afin d'éviter le caractère segmenté des discriminations. Le premier numéro porte sur «La Ville face aux discriminations» (dirigé par J. Dagorn, A. Alessandrini et N. Charai); le deuxième sur l'école, les migrations et les discriminations (dirigé par J.-F. Bruneaud et M. Armagnague-Roucher), le troisième sur la laïcité (février 2017, dirigé par M. Touzeil-Divina et B. Esteve-Bellebeau). D'autres thèmes et numéros suivront : le sport en juin 2017 (n° 4, dirigé par P. Liotard), la santé en octobre 2017 (n° 5, dirigé par A. Meidani et M. Toulze), les politiques antidiscriminatoires au travail en février 2018 (n° 6, dirigé par M. Doytcheva).

Pour découvrir la revue : www.lescahiersdelacd.com

Pour commander des numéros : www.editions-harmattan.fr/index.asp?navi_g=catalogue&obj=collection&no=1271

J. D. et A. A.